



Studies

Original Paper UDC 17:165.45/Bauby

Ante Čović, Zagreb

La biopoétique et la bioéthique dans la prose existentielle de J.-D. Bauby *Le scaphandre et le papillon*

Résumé

*L'auteur procède à l'analyse de l'oeuvre de Bauby *Le scaphandre et le papillon* à l'aide de l'appareil catégoriel de la philosophie existentialiste. C'est à partir de la distinction heideggerienne entre l'existence et l'existentialité qu'il définit l'oeuvre *Le scaphandre et le papillon* comme prose existentielle, tandis que l'expérience de Bauby vécue «aux confins de la vie» et décrite dans le livre est interprétée dans l'horizon des «situations-limites», selon la théorie de Jaspers. L'auteur considère que, dans son expérience extatique, Bauby a découvert que l'existentialité est la valeur absolue de la vie, qui se manifeste dans la biopositivité et la biopoétisation de l'existence. Selon l'auteur, la biopoésie est le thème dominant, sinon unique, avec lequel *Le scaphandre et le papillon* se place dans le domaine qu'examine la bioéthique.*

Une expérience acquise aux confins de la vie

Publiquement, Jean-Dominique Bauby a exercé la fonction du rédacteur en chef de la prestigieuse revue féminine *Elle*, alors qu'en privé il était un bon vivant qui aimait les plaisirs, les femmes, des vins choisis et une bonne cuisine. Entant que journaliste, il fut fort estimé grâce en particulier à son style littérairement bien soigné. Et pourtant ses textes n'auraient pas trouvé de place dans les traités philosophiques et bioéthiques s'il n'avait pas eu le malheur d'éprouver existentiellement «les confins de la vie»; en outre, il devait séjourner sur cette ligne de démarcation plus d'un an. Mais il a eu la chance d'avoir conservé son esprit intact, et ce fait il faut ajouter quelques précisions, en particulier celle-ci: il a habité aux confins de la vie consciente. La différence entre la vie consciente et la vie non-consciente constitue une des différenciations essentielles qui, à l'intérieur de la trame ontologique, dissocient les couches de l'Être. Il en est de même de la différence entre la vie et la non-vie. Cependant, dans le cas de Bauby, ces deux limites, qui se sont parfaitement recouvertes, ont cerné la situation où il se trouva soudainement jeté et c'est en partant d'elle-même qu'il devait la définir par le mot «scaphandre», au sens à la fois réel, métaphysique et symbolique. C'est de plusieurs manières – en tant que concept, image et signe – que le scaphandre indique l'occlusion terminale de l'existence et une extrême réduction de la vie. Dans les conditions du «scaphandre», l'esprit libre de Bauby a composé un écrit qui, tel un papillon, a dirigé son

vol vers notre monde. Donc, ce titre de l'oeuvre *Le scaphandre et le papillon* est loin d'être dû au pur hasard.¹

Tout a débuté par un soudain bouleversement intervenu dans le cours habituellement imperceptible de la quotidienneté. Ce vendredi 8 décembre de l'année 1995, Bauby avait prévu d'essayer le nouveau modèle de la BMW que l'importateur mettait à sa disposition, et de passer la soirée avec Théophile, son fils de ses premières noces, qui vivait avec sa mère dans les environs de Paris. Au retour à Paris où ils devaient se rendre au théâtre, tout d'un coup Bauby fut pris d'un pénible mal et à l'entrée même de l'hôpital il tomba dans le coma pour commencer seulement après vingt jours, comme il le peint lui-même, à aborder «chaque jour un peu plus les rivages de la conscience» (p. 13).

Dans la douloureuse confrontation avec sa nouvelle situation, il comprit d'avoir été frappé d'un accident cardiovasculaire dont la conséquence est le syndrome d'occlusion, appelé par la médecine anglo-saxonne le *locked-in syndrom*. Bauby, lui-même, nous donne une définition assez exacte de l'état où il s'était retrouvé:

«... paralysé de la tête aux pieds, le patient est enfermé en lui-même avec l'esprit intact et les battements de sa paupière gauche pour tout moyen de communication» (p. 10).

Le fait d'avoir conservé, avec la possibilité des battements d'une paupière, la possibilité de pivoter la tête a été considéré par Bauby comme un privilège puisque, comme il dit, ce n'est pas prévu par le tableau clinique de cette maladie (p. 17). Bauby était parfaitement conscient à quel point son cas fut désespéré:

«... s'il prend la fantaisie au système nerveux de se remettre en marche, il le fait à l'allure d'un cheveu qui pousse à partir de la base du cerveau. Il risque donc de se passer quelques années avant que je puisse remuer les doigts de pied» (p. 17-18).

Donc, c'est dans de telles conditions que le livre a vu le jour, lettre par lettre, comme un monument taillé par la main d'autrui. Il a été écrit de sorte que, par le clin de son oeil gauche sur la lettre voulue, Bauby arrêtait l'égrènement de l'alphabet version ESA où les lettres sont classées en fonction de leur fréquence dans la langue française. C'est avec beaucoup de soin que Bauby devait préparer ses messages pour le monde du dehors:

«Dans ma tête, je malaxe dix fois chaque phrase, retranche un mot, ajoute un adjectif et apprends mon texte par coeur, un paragraphe après l'autre» (p. 11).

L'éditeur du livre a confié la tâche exigeante qui consistait à déchiffrer et à transposer les pensées de Bauby en texte écrit à madame Claude Mendibil. Ainsi, durant les mois juillet et août 1996 a pris forme l'écrit *Le scaphandre et le papillon*. Le livre a paru le 5 mars 1997 et a été épuisé en un seul jour. Quatre jours après, Bauby a cessé de vivre. C'était comme si, mû par un plan secret, il voulait transporter son esprit indestructible «du scaphandre invisible» entre les pages de cet étonnant livre.

Prose existentielle

Multiple est l'importance de cette oeuvre qui offre, avant tout, une impression unique de l'existence, impression épurée par une vision qui se déplace sur les limites mêmes de la vie. Dans cette image de la vie qui, en apparence, est esquissée sans prétention, réduite qu'elle est à la plus pure simplicité, on voit s'ouvrir discrètement une profonde dimension qui nous fait

découvrir, avec un étonnement premier, les implications multiples et lourdes de conséquences des choses tout à fait banales.

Grâce à l'intention et l'attitude de son créateur, cette oeuvre est dépourvue de toute subtilité philosophique sur la vie, elle ne se donne pas pour dessein de prodiguer des conseils ou de donner des préceptes, en revanche, elle contient d'importantes implications qui, il est vrai, peuvent être converties en messages ou préceptes moraux et qui enfin, peuvent se développer en aspects particuliers. Ainsi le savoir institutionnalisé, lui aussi, peut profiter de cette occasion pour isoler, à partir de ce compact tableau, les aspects scientifiques propres à chacune de ses disciplines. Et ils sont vraiment nombreux, s'étendant des aspects théologiques et philosophiques jusqu'aux perspectives médicales. Bien entendu, sont présentes aussi, et peut-être même dominantes les implications bioéthiques vers lesquelles ce travail est essentiellement orienté.

C'est pourquoi le problème du genre littéraire ou de la discipline de cet écrit est à la fois superflu et insoluble. Le texte est ouvert aux multiples perspectives, ce dont toute tentative qui se propose de le définir ou d'en déterminer le genre doit tenir compte. Deux qualités, qui paraissent les plus significatives et qui sont les premières à se faire jour dans cet écrit, en sont à la fois les qualités-clés: ce sont sa qualité littéraire et sa qualité documentaire. La situation où le texte a été composé en a fait un document et c'est grâce au talent de l'écrivain qu'il se range parmi les oeuvres littéraires réussies. Ainsi est née une liaison pas ordinaire des valeurs documentaires et littéraires. Ce qui nous intéresse en premier lieu c'est son côté documentaire dont nous allons nous occuper, sans essayer de procéder à des analyses stylistiques, littéraires et théoriques qui dégraderaient sa valeur artistique.

L'apport documentaire qui nous y intéresse n'est pas dû à la description d'une destinée individuelle, toute tragique et captivante qu'elle soit, il ne consiste pas non plus en réminiscences de quelqu'un qui écrit ses mémoires. Ici il est question de la documentarité qui, à travers les événements d'une existence individuelle, atteint et démontre les implications surindividuelles et la structure existentielle générale. Autrement dit, le caractère de l'oeuvre *Le scaphandre et le papillon* n'est pas seulement existentiel, il est à la fois existentiel. Par là, nous avons emprunté la distinction heideggerienne exposée dans son écrit *Etre et temps*, à laquelle, dans le présent traité, nous nous référerons à plusieurs reprises.

En partant de l'idée que »le privilège ontique du *Dasein* (de l'être-là) consiste en ce qu'il est ontologique«,² Heidegger établit la différence terminologique entre la structure ontique et la structure ontologique du *Dasein*. Heidegger désigne la structure ontique sous le nom d'*existence*, alors que la structure ontologique est appelée *existentialité*. Conformément à cette distinction, l'adjectif *existenciel* a une signification ontique et se rapporte à l'existence, tandis que l'adjectif *existenciel* se réfère au niveau ontologique en se rapportant à l'*existentialité*.³ Pour définir complètement les rapports

1
Jean-Dominique Bauby, *Le scaphandre et le papillon*, Robert Laffont, Paris 1997; peu après l'original français a été publié la traduction croate *Skafander i leptir*, Pergamena, Zagreb 1997.

2
Martin Heidegger, *Etre et temps*, Authentica, Paris 1985, p. 32.

3
v. *ibid*, p. 33.

notionnels mentionnés, il faut à ce propos citer également une remarque de Heidegger selon laquelle la compréhension existentielle du *Dasein* (de l'être-là) doit être existentiellement fondée.⁴ Par là Heidegger explique en fait »la primauté ontique de la question de l'être«.

L'importance de la distinction heideggerienne ne sera cependant pas diminuée si nous n'acceptons pas l'existentialité en tant qu'une structure ontologique, telle qu'elle a été exposée, mais si nous la concevons en tant qu'indéfini, en tant que la structure de l'existence surindividuelle et générale. Il n'est pas strictement nécessaire d'interpréter la constitution existentielle à partir de son lien et de sa référence à l'être, c'est-à-dire selon le mode de penser de Heidegger. D'ailleurs, les autres positions philosophico-existentialistes ont démontré que cette structure peut être la transcendance (Jaspers), l'abîme de la liberté absolue (Sartre) ou peut-être une autre chose. Bref, l'existentialité n'est pas nécessairement ontologique, de sorte qu'on peut la considérer tout à fait formellement comme la structure générale de l'existence.

À présent, les catégories nouvellement introduites nous permettent de définir, tout au moins préliminairement, l'oeuvre *Le scaphandre et le papillon* – qui jusque-là échappait aux classifications existentialistes en genres et en disciplines – en tant qu'une *prose existentielle*. *Le scaphandre et le papillon* représente une précieuse documentation existentielle mise à la forme littéraire, c'est le document sur une situation existentielle exceptionnelle où s'est trouvé l'auteur, ou pour employer le vocabulaire existential, où il a été »jeté«.

L'existence dont témoigne Bauby est conforme à l'existentialité à ce point que la structure générale de l'existence y est parvenue à l'évidence. C'est l'unique cas de l'existence sous sa forme absolument pure, obtenue dans des conditions de laboratoire, c'est une espèce d'expériment existential, si une pareille appellation convient à un-état qui n'étant pas provoqué volontairement, et loin d'être souhaitable.

Cependant, pour pouvoir déduire de l'oeuvre de Bauby ses implications bioéthiques les plus importantes, il faut de l'évidence littéraire dégager son articulation théorique, ce qui veut dire que le modèle littéraire devrait être englobé de part et d'autre et réinterprété par des catégories philosophiques, par celles, avant tout, qui proviennent de l'école existentialiste de la pensée. En réalité, nous avons déjà commencé à faire ce travail dès que nous avons emprunté les distinctions établies par Heidegger. Cependant, la transposition catégorielle du texte littéraire ne devrait absolument pas être interprétée en tant que le procédé de sa vérification philosophique. Le procédé de vérification devrait plutôt se produire en sens inverse, c'est-à-dire on devrait plutôt s'attendre à ce que les prises de position philosophiques soient existentially vérifiées à partir des témoignages de Bauby.

Le syndrome d'occlusion en tant que »situation-limite«

La situation de Bauby, sa position de prisonnier dans un monde individuel, à la limite de la vie et de la mort, marquée de souffrance et de luttes, représente la concrétisation d'un état existential particulier, appelé par Jaspers »situation-limite«. Le concept de la situation-limite a été pour la première fois proposé par Jaspers dans son écrit *Psychologie der Weltanschauungen* (1919), pour être complété dans son oeuvre à trois tomes *Philosophie*, qui paraît en 1932, c'est-à-dire au moment de la grande progression de la philosophie existentialiste.

Jaspers développe le concept de la situation-limite en partant de l'attitude générale selon laquelle l'homme se trouve toujours et nécessairement en situation. Jaspers définit la situation de la manière suivante:

«Comme situation nous indiquons le réel qui n'est pas seulement naturel et légitime mais qui est, bien plus, relié au sens, qui n'est ni psychique ni physique, mais qui est en même temps l'un et l'autre, en tant que la réalité concrète, qui représente pour mon être-là (mon *Dasein*) un avantage ou un dommage, une chance ou un obstacle.»⁵

Il est vrai que les situations sont données, mais l'homme peut agir sur elles, il peut les changer et il peut en créer lui-même. De telles situations sont connaissables, elles ont pour objet des recherches scientifiques, et l'homme peut en sortir, bien sûr, sous la condition nécessaire de se retrouver dans une autre situation.⁶

Les situations-limites sont, par contre, définitivement assignées et inévitables, l'homme ne peut en sortir, mais en revanche il peut se comporter envers chacune d'elle d'une manière différente. Jaspers les décrit ainsi:

«A travers elles nous ne pouvons pas voir, dans notre être-là, derrière elles, nous ne voyons rien d'autre. Elles sont pareilles à un mur contre lequel on se heurte et devant lequel on fléchit (*scheitern*). Nous ne pouvons pas les modifier, nous n'en pouvons qu'atteindre la clarté, sans avoir la possibilité de les élucider et de les déduire de quelque chose d'autre.»⁷

Les situations où l'on se trouve par hasard ou bien par nécessité ne sont pas du tout des circonstances qui appartiendraient accidentellement à l'être de l'homme, ce sont, par contre, des facteurs qui déterminent sa vie d'une manière essentielle et efficiente. C'est pourquoi la différenciation des situations communes ou – comme dans son oeuvre *Philosophie*, Jaspers parfois les appelle – «définitives» et les situations-limites⁸ n'est qu'un procédé médiat dont l'auteur définit deux modes qualitativement différents et en même temps deux niveaux de l'existence humaine, en principe séparés l'un de l'autre.

L'existence dans des situations concrètes n'est pour Jaspers qu'un simple être-là (*Dasein*), alors que le niveau de l'existence ne peut être atteint que dans l'expérience des situations-limites. L'être-là (le *Dasein*) est caractérisé par la conscience immanente qui, dans le cadre des situations concrètes, dispose des connaissances objectives et d'une activité calculée et adaptée à un but déterminé. Cependant, quoique l'être-là (le *Dasein*) se trouve nécessairement dans les situations-limites, cela ne veut pas dire qu'il passe nécessairement dans l'existence. Dans son être-là l'homme peut se comporter envers les situations-limites d'une façon double: ou bien à la façon

4

«C'est seulement si le questionnement comme recherche philosophique est saisi lui-même existentiellement en tant que possibilité d'être du *Dasein* à chaque fois existant que subsiste la possibilité d'une mise à découvert de l'existentialité de l'existence, et ainsi la possibilité de s'emparer d'une problématique ontologique en général suffisamment fondée», *Ibid.*, p. 33.

5

Karl Jaspers, *Philosophie*, Bd II (*Existenzhellung*), Spinger-Verlag, Berlin-Göttingen-Heidelberg, 3. Aufl. 1956, S. 202.

6

«Puisque l'être-là est l'être dans les situations, je ne peux absolument pas sortir d'une

situation donné sans entrer dans une autre» – *Ibid.*, S. 203.

7

Ibid.

8

Plus tard, Jaspers exprimera cette différence par des termes plus précis – situation «concrète» et situation – «limite», alors qu'à l'interprétation de la situation-limite il ajoutera, pour une plus grande précision, le syntagme «situation fondamentale» – Cf. *Einführung in die Philosophie*, R. Piper Co. Verlag, München 1971, S. 18; v. aussi *Der philosophische Glaube angesichts der Offenbarung*, R. Piper Co. Verlag, München, 2. Aufl. 1963, S. 318.

de la conscience immanente, c'est-à-dire en sorte qu'il les »évitte, les ignore et les oublie« ou bien qu'il se confronte à elles à travers son expérience. Dans le premier cas, il reste entre les limites de l'être-là, et dans le second, il se dirige dans l'existence. »Eprouver les situations-limites et exister, c'est la même chose«⁹ – souligne Jaspers.

La limite qui sépare l'être-là de l'existence n'est pas une ligne de séparation intérieure du monde, c'est précisément la ligne extrême du monde lui-même. De ce fait, le passage de l'être-là à la situation-limite ne peut se faire que par un »bond«. Pourtant Jaspers atténue l'imposante ampleur du bond existentiel en le décomposant en trois degrés ou en trois formes. Lors du premier degré du bond l'homme atteint »la solitude absolue« de la position archimédienne extérieure au monde dont il puise le savoir universel sur la totalité du monde, le savoir qui n'est plus en fonction de l'orientation concrète et situationnelle, extérieure au monde. Cette connaissance extra-situationnelle rend l'homme »ouvert aux situations-limites«. ¹⁰ Au deuxième degré du bond existentiel, qu'il n'était d'ailleurs pas possible d'objectiver scientifiquement, les situations-limites deviennent l'objet d'une forme de penser supérieure, que Jaspers appelle »élucidation« (*Erhellung*). Cependant, »L'élucidation rationnelle des situations-limites – en tant que *l'observation élucidante* –, n'atteint pas encore *la réalité existentielle*. Si l'on considère les situations-limites, on ne le fait pas en tant qu'existence (...), mais en tant qu'une existence possible, et cela seulement dans l'aptitude pour le bond, et non pas dans le bond.«¹¹

D'où il résulte que, par la voie de la connaissance et de la pensée, on ne peut atteindre qu' »une existence possible«. C'est pourquoi le moment décisif du bond existentiel n'apparaît que dans le troisième degré, c'est-à-dire quand l'existence possible passe en existence réelle. C'est alors qu'intervient le silence:

»L'existence réelle est une réalité historique qui cesse de parler.«¹²

Le silence qui accompagne l'existence réelle témoigne du fait que sa réalité consiste en transcendance du rapport théorique envers le monde et que, comme l'expérience de la situation-limite, elle surpasse toute pensée.

La systématique des situations-limites

Jaspers a aussi tenté de développer une systématique des situations-limites, mais c'est précisément dans cette partie de sa théorie qu'on dénote de nombreuses faiblesses. Ainsi, on trouve pas mal d'imprécisions et un manque évident de logique dans sa classification des situations-limites qu'il répartit en situation-limite de détermination historique, ensuite en situations-limites particulières et enfin en situation-limite d'historicité absolue. Dans l'ordre de leur développement il examine, en premier lieu, »la détermination historique de l'existence« qu'ailleurs il caractérise comme »la première situation-limite«. Elle consiste en caractère inévitable selon lequel

»... moi, en tant qu'être-là, j'existe toujours dans une situation déterminée, je n'existe pas, en général en tant que la totalité de toutes les possibilités. J'existe dans ce temps historique, dans cette situation sociologique, comme homme ou femme, comme jeune ou vieux, je passe à travers l'occasion et les chances.«¹³

En analysant cette situation-limite, Jaspers déduit et décrit certaines de ses sous-formes. Ce faisant, il emploie un double procédé. Dans le premier cas, il part de la détermination historique qu'il nomme »étroitesse« qu'il

cerne de quatre «résistances» différentes pour représenter par là le caractère multiple d'étroitesse de l'être-là dans une situation concrète. Ensuite, il envisage cette détermination comme une situation-limite qui, dans une optique modifiée se révélerait en tant que «la profondeur du fait d'exister». Cependant, dans la suite de l'exposé, il examine directement les deux déterminations historiques ultérieures en tant que situations-limites.

Si «la première situation-limite» consiste en ce que l'être-là se trouve nécessairement en situation ou autrement dit, s'il est par nécessité historiquement déterminé, dans ce cas, toute déduction des sous-formes ou espèces de cette situation-limite est en opposition avec sa détermination conceptuelle. *Per definitionem*, elle ne peut être qu'unique, mais en revanche les formes et les modes de la détermination historique sont innombrables, et comme tels ils peuvent être classifiés, isolés et examinés de plus près. Mais, comme données historiques des situations concrètes, ils ne sont pas nécessairement des situations-limites, ce qui signifie qu'ils n'appartiennent pas à l'existence, mais qu'ils font partie de l'être-là. Mais, si malgré les raisons mentionnées, la situation-limite de détermination historique est tout de même pluralisée pour faire entrer dans cette catégorie «le commencement» et «le hasard», alors, en tout cas, elle devrait être élargie pour embrasser d'autres données historiques qui sont nombreuses et qui, dans les situations concrètes, se présentent comme les éléments invariables, tels le sexe, la race, l'espace, le temps, la causalité interne de la situation (opposée à des contingences externes) etc.

Mais s'il en est ainsi, dans le même groupe devraient être rangées également les situations-limites définies par Jaspers comme «particulières» et parmi lesquelles on compte la mort, la souffrance, la lutte et la culpabilité. A vrai dire, la différence spécifique que Jaspers essaie d'établir entre «la première situation-limite» pluralisée et les «situations-limites particulières» n'existe pas en fait, et la seule différence qui y existe est le mode d'exprimer le même contenu.

«Tandis que la première situation-limite fait embrasser par la conscience ce qui est historique dans chaque être-là de l'existence, les situations-limites particulières, en tant que générales, se réfèrent à chacun à l'intérieur de son historicité toujours spécifique: la mort, la souffrance, la lutte, la culpabilité.»¹⁴

Il est vraiment difficile de constater une réelle différence entre «l'historique dans *Chaque* être-là» et «le *général* dans l'historicité spécifique». Si l'on y ajoute également «la situation-limite *universelle* de chaque être-là» – comme est classifiée la situation-limite de l'historicité absolue¹⁵ – il devient

9
Ibid., S. 204.

10
Ibid., S. 205.

11
Ibid., S. 206.

12
Ibid., S. 207.

13
Ibid., S. 209.

14
Ibid.

15
Son appellation complète est la suivante: «la situation-limite du questionnement de chaque être-là et de l'historicité du réel, en général», mais en d'autres endroits, elle est citée sous une appellation plus simple, à savoir «situation-limite de l'incertitude du monde» (Cf. *Einführung in die Philosophie*, S. 20). Elle est marquée par la structure antinomique du monde et de l'être-là, ce qui veut dire que cet absolu n'est pas donné dans l'historicité (la phénoménalité) du monde et de l'être-là, mais d'autre part, qu'il ne peut être atteint que dans elle.

évident que la tentative inachevée de Jaspers pour systématiser les situations-limites ne doit être interprétée qu'en tant que l'effort fait afin d'élucider et d'exemplifier – sous différents aspects – les situations-limites en tant qu'une expérience générale et multi-forme de la finitude de l'être-là. Et dans la variabilité infinie du cours historique, le vécu de la finitude de l'être-là se manifeste comme le seul point stable dans lequel il est possible d'atteindre le «vrai être-là» et se rapprocher de la transcendance. Ainsi, l'existence conçue en tant qu'extase de l'être-là se manifeste non seulement comme point d'appui de l'être-là lui-même, mais aussi en tant que le seul point de rencontre de l'être-là, de l'être et de la transcendance.

«Comme le vrai être n'est donc accessible à l'expérience que dans la situation-limite, ou il n'est pas du tout accessible, dans un monde sans antinomie, où la vérité absolue existerait comme objectivement présente, l'existence cesserait d'exister et, avec elle, l'être dans l'être-là, qui est en possibilité de percevoir la transcendance.»¹⁶

La culpabilité existentielle

La systématique des situations-limites établie avec peu de succès par Jaspers, laquelle d'ailleurs peut être ré-systématisée, n'a pas du tout mis en question l'idée même des situations-limites, elle n'a pas non plus dévalorisé ses analyses pénétrantes de l'existence humaine. Dans sa théorie des situations-limites on trouve la formulation philosophique de l'état existentiel que J.-D. Bauby a non seulement exemplairement vécu mais auquel il a donné une expression littéraire. Bauby s'est trouvé dans une situation-limite, qui irréparablement s'est muée en un état permanent, accentué par le fait que toutes les situations-limites dites particulières s'y sont conjuguées – la mort, la souffrance, la lutte et la culpabilité.

Il est vrai cependant que les situations vécues par Bauby ne correspondront pas en tous points aux descriptions de Jaspers, ce qui peut donner l'occasion pour un réexamen philosophique de certaines idées de Jaspers. Ainsi, la critique existentielle de Bauby sur son propre comportement ou, plus précisément, son vécu de la situation de culpabilité, auront un sens tout à fait différent que chez Jaspers, et en même temps ils en seront beaucoup plus convaincants et plus appropriés au raccourci-limite. La vision de Jaspers quant à la culpabilité-limite donne plutôt l'impression d'une structure névrotique de la personnalité qu'une structure existentielle de l'homme:

«En permettant, par mon être-là, que mes propres conditions de vie provoquent la lutte et la souffrance des autres, je me fais coupable de vivre à l'aide d'exploitation, quoique, pour ma part, j'en paie le prix par ma propre douleur, par un travail pénible assurant les hypothèses de mon existence et, enfin, par ma propre ruine.»¹⁷

Ce faisant, Jaspers perd de vue que la délimitation envers l'autre est donnée en tant que la relation des deux libertés et qu'elle est établie par la catégorie de responsabilité qui, par là-même, représente une situation-limite. Ce n'est donc pas par hasard que, dans le cadre du débat sur la culpabilité, Jaspers fausse le concept de la responsabilité, en le détachant de l'intention consciente et en le reléguant dans le domaine des conséquences non désirables.

Bauby ne parle pas expressément de la culpabilité, mais c'est précisément au sens de la situation-limite qu'elle est contenue dans les événements de

sa vie passée, qui, dans la récapitulation faite d'un point de vue limite, s'est révélée comme la somme d'occasions manquées. Dans ses souvenirs émergera ainsi la figure d'un cheval gagnant sur lequel il a manqué de miser. Cette figure apparaîtra non seulement comme la métaphore de sa vie individuelle, mais aussi comme le symbole de l'existence en général. Un dimanche d'hiver, en compagnie d'un de ses collègues journalistes, il s'était rendu aux courses de chevaux à Vincennes. Ils avaient sur eux une somme rondelette réunie dans la rédaction et destinée au pari. Dans le restaurant de l'hippodrome un chroniqueur hippique qui était très au courant de tout ce qui se passait aux courses, leur a livré le nom du cheval qui devait gagner. Il s'appelait Mithra-Grandchamp. Donc, ils connaissaient l'issue de la course, le gain leur était assuré, mais ils ont raté l'occasion car, au début des courses, le guichet des paris s'était fermé sous leur nez. Mithra-Grandchamp a vraiment vaincu et au lieu de lui procurer un gain, il a confié à Bauby la clé qui lui permettrait de comprendre l'existence, mais seulement beaucoup plus tard:

«Pour être franc, j'avais oublié Mithra-Grandchamp. Le souvenir de cette histoire vient juste de me revenir en mémoire, y laissant une trace doublement douloureuse. La nostalgie d'un passé révolu et surtout les remords des occasions manquées. Mithra-Grandchamp, ce sont les femmes qu'on n'a pas su aimer, les chances qu'on n'a pas voulu saisir, les instants de bonheur qu'on a laissés s'envoler. Aujourd'hui il me semble que toute mon existence n'aura été qu'un enchaînement de ces menus ratages. Une course dont on connaît le résultat mais où on est incapable de toucher le gagnant.» (p. 100)

Cette prise de connaissance par Bauby que sa vie n'était qu'une suite de chances manquées exprime la structure antinomique de l'être-là et suppose, d'un côté, la vie en tant qu'une valeur absolue, et, de l'autre côté, la possibilité que, dans un cas individuel, la plénitude de la vie se fait réelle en tant que la totalité de ses possibilités optimales. Ces hypothèses antinomiques se font conscientes précisément dans la culpabilité existentielle qu'il faut interpréter comme la situation-limite car c'est seulement en extase de la situation-limite que la vie peut être éprouvée en tant que la valeur absolue et la transcendance.

Bauby s'est trouvé sur cette ligne-limite à partir de laquelle la vie dans sa plénitude et la mort dans sa complétude sont également distantes et également transcendantales. S'étant trouvé à ce carrefour Bauby ne s'est pourtant pas tourné vers la divinité en tant que transcendance dans le sens de la mort, ce à quoi on pouvait s'attendre selon l'interprétation que Jaspers a donnée à la situation-limite. Par contre, de toutes ses forces, il s'est dirigé vers la transcendance dans le sens de la vie, vers le monde des autres. Et dans cette direction il n'y avait qu'une voie pour y conduire – la voie de la communication.

La communication en tant que salut

Pour ce qui est de sa forme littéraire, *Le Scaphandre et le Papillon* est construit sous forme de petits tableaux pris directement de la vie qui s'arrangent tel un puzzle, en remplissant progressivement le cadre de l'histoire d'une vie. Mais ces *eidola* ou ces petites images démocritiennes ne dessinent pas seulement une existence, une et unique, qui les projette hors de

son crépuscule, elles ont, en plus, fortement ébranlé les représentations et les concepts fixés par l'usage.

L'émission de ces petites images littéraires et existentielles n'est pas due à la volonté de leur auteur de communiquer quelque chose de bien défini, ici il s'agit, avant tout, de ses efforts fiévreux pour établir et maintenir la communication. A l'instar du module qui, dans les espaces cosmiques, aurait perdu le lieu avec son vaisseau spatial, J. D. Bauby s'est trouvé coupé du monde des autres, *locked-in*, enfermé dans son monde personnel. Depuis qu'il a pris connaissance dans cette nouvelle situation où l'ont précipité «les dieux de la littérature et de la neurologie» (p. 54), l'établissement des liens avec le monde perdu sera sa principale préoccupation et une espèce de salut, bref un nouveau sens de son existence.

Les expressions de joie et d'émerveillement particulièrement émouvantes sont liées à tout ce qui sert à la communication. Dans le chapitre «*L'alphabet*», on se trouve en présence d'une véritable fable des lettres, toute tissée de chant. De même que dans les contes pour enfants, riches en aventures imaginaires, les jouets sagement rangés commencent la nuit leur danse étourdissante, de même «la nuit quand il fait un peu trop noir», devant les yeux de Bauby l'alphabet se met à former des figures de danse et les lettres jouées commencent à évoluer dans la chambre du malade.

«Main dans la main, elles traversent la chambre, tournent autour du lit, longent la fenêtre, serp entent sur le mur, vont jusqu'à la porte et repartent pour un tour.» (p. 25)

Mais deux fois la semaine, ces petits coquins nocturnes le mettent à une vraie torture lorsque, avec l'assistance de Sandrine, il s'efforce de les prononcer. Sandrine est orthophoniste, il n'est donc pas du tout étonnant qu'il la préfère au reste du personnel de l'hôpital, en lui portant une affection toute particulière. De plus, elle a instauré le code de communication sans lequel, comme il le dit, «je serais coupé du monde» (p. 45). C'est pourquoi on l'a surnommé «ange gardien» et on lui porte, bien entendu, tout le respect qui va avec.

Cependant, la direction de communication conduisant du monde collectif au monde individuel (odorat, audition, vision) est restée pour une bonne partie praticable. En outre Bauby a conservé d'enviables préconnaissances du monde abandonné. Mais la ligne de retour a été coupée, le monde des autres ne savait rien ni ne pouvait se faire aucune idée de la construction et de l'intériorité du monde individuel de Bauby. D'ailleurs, il ne s'en inquiétait pas trop, en recouvrant le vide par sa propre image. L'autoprojection du monde de ses prochains dans l'espace délicat de son individualité est devenue le problème-clé de Bauby; cette image imposée s'est figée en scaphandre métaphorique qui l'emprisonnera dans un au-delà impuissant. Il ne lui restait qu'une manière pour y résister: c'étaient les papillons.

Le scaphandre et le papillon

La camisole de protection munie d'écran transparent pour le visage devait présenter de fortes ressemblances avec le scaphandre de sorte que cette nouvelle identification opérée par Bauby et par laquelle il s'est en réalité familiarisé avec ce cercle le plus proche et le plus douloureux de sa nouvelle réalité hospitalière, ne résidait que dans un infime écart métaphorique. De même que les époques historiques commencent par des événe-

ments symboliques, de même le scaphandre a marqué la section de la vie de Bauby après son accident cardio-vasculaire, section qu'il devait faire si elle »depuis qu'il est domicilié à bord de son scaphandre« (p. 83). Le scaphandre devient ainsi la métaphore d'une corporéité clouée ou d'une vie condamnée à l'immobilité. En général, à mesure que la réalité de l'hôpital s'infiltrait dans le nouveau monde de sa vie pour s'y restructurer toujours plus profondément et nettement, la métaphore du scaphandre, elle, se voyait enrichir de nouvelles couches complémentaires, porteuses des significations de plus en plus abstraites.

La signification métaphorique du scaphandre s'est étendue de l'infirmité du corps au corps en tant que tel, conçu comme opposition interoeexistentielle à l'esprit. Et puis à un niveau tout abstrait où la corporéité désigne le principe passif de la vie, en créant la source d'où se propage l'angoisse existentielle. Dans un endroit, Bauby parle de la cuirasse du »scaphandre invisible«, par quoi il entendait exprimer, quelque peu vaguement, l'angoisse générale de l'existence.

À la différence des significations du scaphandre, disposées en couches superposées, la métaphore du papillon est strictement univoque et se rapporte à l'esprit, à ses effets, à ses idées et pensées. Bien entendu, il s'agit d'un esprit libre et puissant qui, écrasé sous le poids du corps, recule parfois pour se relever »dès que le scaphandre devient moins oppressant«. Alors »l'esprit peut vagabonder comme un papillon«; c'est ainsi que Bauby, dans le »Prologue« (p. 10), dépeint l'esprit libéré en recourant cette fois à une comparaison.

D'ailleurs, Bauby ne mentionne les papillons qu'en quelques endroits, alors que le papillon (au singulier) comme métaphore de l'esprit, quoique figurant dans le titre du livre, ne reparait nulle part dans le texte. C'est par ce procédé particulier que l'auteur fait allusion à la nature discrète de l'esprit, au fait que la présence de l'esprit coïncide avec ses manifestations. Et dans l'expression métaphorique ce sont les papillons.

Les manifestations de l'esprit, le développement des pensées, des idées et de la fantaisie créatrice nécessitent qu'on se recueille et qu'on se retire du monde extérieur. Dans le chapitre »La chasse au canard« Bauby examine l'opposition entre le monde extérieur et le monde intérieur à partir d'une des dimensions possibles, c'est-à-dire la dimension sonore, en l'exprimant par le contraste bruit-silence. Ce faisant, il découvre, tout étonné, qu'il ne perçoit pas le bruit et le silence par le même sens de l'ouïe, il lui semble même que l'audition extérieure et l'audition intérieure sont en disproportion. Alors que dans le bruit cauchemardesque il n'est pas possible de saisir le sens par l'ouïe, le susurrement presque inaudible des papillons, sur un fond de silence, remplissent le monde intérieur de nouvelles significations. Après avoir décrit la coulisse sonore de sa chambre de malade comme le monde extérieur du bruit, Bauby lui oppose l'image poétique du silence où volent les papillons:

»Loin de ces raffuts, dans le silence reconquis je peux écouter les papillons qui volent à travers ma tête. Il faut beaucoup d'attention et même du recueillement car leurs battements d'ailes sont presque imperceptibles. Une respiration un peu forte suffit à les couvrir. C'est d'ailleurs étonnant. Mon audition ne s'améliore pas et pourtant je les entends de mieux en mieux. Je dois avoir l'oreille des papillons.« (p. 103)

Reliés par le contraste, le scaphandre et le papillon expriment métaphoriquement la division existentielle de l'esprit et du corps, alors que dans la

métaphore implicite de la vie ils désignent l'un le principe passif et l'autre le principe actif. En contrastant entre eux ces deux principes au moment de son habillage, Bauby a poussé à l'extrême la tension intérieure dans la sphère englobante de son existence: son »esprit vagabond«, avec mille projets contre »ce corps flasque et désarticulé«, habillé par les autres, qui – comme il le dit – »ne m'appartenait plus que pour me faire souffrir« (p. 13–14).

Le reflet de l'horreur

Au niveau de la signification réelle, privé de sa superstructure métaphorique, le scaphandre est réduit à la blouse de protection du malade et comme tel il représentait l'apparence extérieure, physique de la personne qui a complètement déplacé son centre de gravité de l'extérieur vers l'intérieur, du corps à l'esprit. De ce fait il renvoyait une fausse image de la personne en question, en dressant un obstacle quasi infranchissable pour la communication avec elle. En provoquant dans le contact visuel le sentiment d'horreur, le scaphandre aurait d'avance installé un point de départ peu favorable à la communication et aurait lourdement pesé sur son développement ultérieur.

A l'intérieur de son monde Bauby éprouvait, lui aussi, de l'horreur causée par la prise de conscience de sa propre situation, mais là il s'agissait plutôt d'un effroi quasi induit devant notre propre idée de son état, où la tonalité de l'horreur ne pouvait être totalement étouffée, malgré les efforts qu'on y mettait. A cause précisément du brasillement douloureux de ce sentiment né au contact des mondes, des dispositions sérieuses étaient prises en vue de préparer chacune de ces rencontres, et qui étaient exigeantes tant de l'un que de l'autre côté. La dramaturgie des préparatifs d'une de ces rencontres est décrite en détails dans le chapitre »*Vingt contre un*«.

En attendant l'arrivée de l'ami nommé Vincent, avec qui, à une époque, il rédigeait un quotidien du matin, Bauby mentalement alla à sa rencontre. Et ce n'était pas par hasard qu'il décida de l'attendre précisément à Abbeville, la dernière dans la série des agglomérations quand on va de Paris à Berck. Là, à cette autoroute ultra-rapide succède une nationale à deux voies et »le voyage commence à sembler long« (p. 95). Il est évident que c'est le point où les réflexions et les sentiments commencent à rompre le blocage mental par lequel ordinairement la fièvre du départ réduit la conscience à l'idée fixe d'arriver au plus vite à la destination.

Pareil à un ange gardien, Bauby accompagne Vincent pendant son parcours en suivant avec une attention particulière son passage par les points-clé de la route: carrefour compliqué, déviation, arrivée à Berck et, enfin, parking de l'hôpital. Aux scènes routières, dans une parfaite symétrie de contrepoint, se mêlent les souvenirs des choses vécues ensemble; ainsi l'aventure du pari manqué aux courses de chevaux a assumé dans le réaménagement du passé opéré par Bauby, le rôle de point culminant, mais aussi, comme nous l'avons dit, un sens plus profond du chiffre.

Le caractère dramatique de la confrontation atteint sa plus haute intensité dans la section terminale du voyage, celle qui va du parking de l'hôpital jusqu'à la chambre 119:

»C'est là qu'il faut du cran aux visiteurs pour franchir, la gorge serrée les derniers mètres qui me séparent du monde: les portes de verre à ouverture automatique, l'ascenseur numéro 7 et

le terrible petit couloir qui mène à la chambre 119. Par les battants entrebâillés on n'aperçoit que des grabataires que le destin a rejetés aux confins de la vie. A ce spectacle certains manquent d'air. Ils doivent d'abord se perdre un peu pour arriver chez moi avec la voix lus ferme et les yeux moins embués. Lorsqu'ils se lancent, enfin, on dirait des plongeurs en apnée. J'en sais même que leurs forces ont abandonné, là, devant mon seuil: ils ont rebroussé chemin jusqu'à Paris.» (p. 99)

Bauby a accompagné son ami jusqu'à la porte de sa chambre, en éprouvant, dans son rôle, toute l'horreur de l'approche – «Vincent frappe et rentre tout silencieusement». Bauby rentre dans le scaphandre et reprend son rôle:

»Du regard des autres j'ai tant pris l'habitude que je remarque à peine les petites lueurs d'effroi qui le traversent. (p. 99)

De son côté donc, dans le reflet du *regard des autres*, la force première de l'horreur de l'au-delà est déjà diminuée. D'ailleurs, la question se pose si dans le monde de Bauby il y aurait de l'horreur quand elle n'y serait pas réfléchi par le monde des autres. A moins que *les regards des autres* ne tombent avec les ombres de leur propre passé.

La bioéthique et la bioéthique

Étant donné la situation où il s'était trouvé, on s'attendrait de la part de Bauby à des lamentations, à des expressions de désespoir et même au désir de mettre fin à ses jours par euthanasie. Mais de telles attentes n'ont mis à découvert que notre attitude pénétrée d'horreur et notre valorisation de la vie dans de telles conditions. Bauby nous a surpris par une suprenante poétisation de la vie où fut conservée une inébranlable continuité intérieure, par quoi il nous a amenés à réexaminer nos vues ancrées de la valeur de la vie. En fait, ses comparaisons de la vie avant et après l'accident ne se sont pas achevées en une sorte d'opposition; quoiqu'elles aient eu pour conséquence la revalorisation de la vie antérieure, elles n'ont pas du tout dévalorisé la vie ultérieure, réduite à l'extrême. Bien plus, il s'est avéré que la prise de conscience de la valeur pleine et véritable de sa vie avant et après l'accident, donc de sa vie dans sa totalité, n'était possible que dans l'horizon d'une amputation de la vie.

La meilleure position pour atteindre l'existentialité c'est la position-limite, c'est l'extase de l'existence. L'expérience du bout existentiel acquise par Bauby ne lui a pas révélé l'existentialité en tant que *la mise en évidence de la vérité de l'être* (Heidegger), ni en tant que *l'adhésion à la transcendance* au sens théologique que lui a conféré Jaspers, ni en tant que *le fait de livrer l'individu à la liberté absolue* (Sartre), mais en tant que *la valeur absolue de la vie* qui se manifeste dans la biopositivité et la bioéthétisation de l'existence.

La biopositivité de l'existence consiste en attitude selon laquelle le fait de vivre ne peut être valorisé négativement mais aussi au niveau de l'existence individuelle, quelles que soient les dimensions de la réduction de la vie. S'inspirant de la détermination de la vérité proposée par Spinoza,¹⁸ on peut dire que la vie elle-même constitue un critère pour différencier la vie

18

»Veritas norma sui et falsi est.« – *Ethica*, II, propos. 43.

de la non-vie, tandis que ses valeurs particulières sont intrinsèques et ne peuvent être comprises ni jugées d'un point de vue extérieur. Le système et la représentation de ces valeurs qui font la vie souhaitable, belle et merveilleuse, nous les avons désignés sous le nom de *biopoétique*.

Dans son écrit existentiel, dans l'optique d'une attitude-limite, Bauby reconstruit la vie en tant qu'une valeur absolue, fondée sur elle-même. C'est précisément son point de vue extatique qui permet et ouvre la perspective biopoétique dans laquelle la vie perd son autocompréhension et l'imperceptibilité de sa base existentielle et existentielle pour devenir la valeur en soi. Dans une pareille optique même les petites banalités de la vie acquièrent une dorure de valeur. Bauby nous offre de nombreux témoignages et nous aide à concevoir le privilège accordé par la vie, qui se cache, par exemple, dans le fait de pouvoir remuer les doigts de pied, de prononcer la lettre »l« ou d'avalier sa salive.

La position biopoétique de l'oeuvre *Le scaphandre et le papillon* apporte au débat bioéthique des arguments nouveaux et puissants. Il est vrai que le problème bioéthique de la valeur de la vie suppose une étendue beaucoup plus vaste, qui s'étend de la comparabilité de la vie humaine et de la vie non-humaine jusqu'à des thèmes spécifiques, tels que tuerie d'animaux, avortements, euthanasie etc. Cependant, comme la biopoétisation de l'existence n'est pas séparable de la poétisation de la vie en général, il n'est pas nécessaire de restreindre les portées de l'argumentation biopoétique à la seule vie humaine.

Pour finir, ajoutons que la biopoétique est sans doute le thème contral, quoique non pas unique, par lequel *Le scaphandre et le papillon* entre dans le domaine appartenant à »l'éthique de la vie«. En fait, dans son ensemble l'oeuvre *Le scaphandre et le papillon* doit être considérée comme un des documents les plus authentiques dont dispose la bioéthique.

Traduit par
Melita Wolf

Ante Čović

**Biopoetics and Bioethics in J.-D. Bauby's
'Existential Prose' *The Diving Bell and the Butterfly***

*The author is engaged in the analysis of the J.-D. Bauby's book *The Diving Bell and the Butterfly* by using categorial apparatus of the philosophy of existentialism. In this way, on the basis of Heidegger's differentiation between 'existence' and 'existentiality', he designates *The Diving Bell and the Butterfly* as existential prose, while Bauby's experience »from the border of life«, described in the book, has been interpreted in the horizon of Jaspers' theory of "border-line situations". The author considers that Bauby, in his ecstatic experience, has disclose existentiality as the absolute value of life manifested in 'biopositivity' and 'biopoetics' of existence. Biopoetics is, the author concludes, the most important, although, not the only theme by means of which *The Diving Bell and the Butterfly* enters the field of bioethic.*

Ante Čović

**Biopoetik und Bioethik in der existenzialen
Prosa von J.-D. Baubys Schmetterling und Taucherglocke**

Mit Hilfe des kategoriellen Apparats der Existenzphilosophie lässt sich der Verfasser auf eine Analyse von J.-D. Baubys Schmetterling und Taucherglocke ein. Ausgehend von der Heideggerschen Unterscheidung zwischen Existenz und Existentialität bezeichnet er Baubys Werk als existenziale Prosa, während er seine Erfahrung »an der Grenze des Lebens«, welche in dem Buch beschrieben wird, im Horizont der Jasperschen Theorie der »Grenzsituationen« interpretiert. Der Verfasser ist der Ansicht, Bauby habe in seiner ekstatischen Erfahrung die Existentialität als absoluten Lebenswert entdeckt, der sich in einer Biopositivität und Biopoetik der Existenz äußert. Die Biopoetik ist, so der Schluß des Autors, wenn nicht das einzige, so doch das wichtigste Thema, mit dem das Werk Schmetterling und Taucherglocke in den Gegenstandsbereich der Bioethik vordringt.